TRIBUNE DE CAUX

# changer

## CAUX 81

## Rendez-vous avec l'Afrique - Présence du monde politique
## Milieux économiques : la crise, des raisons pour changer

OCTOBRE 1981 N° 120 MENSUEL INTERNATIONAL PUBLIE PAR LE REARMEMENT MORAL FF 5, Fr.s. 2.–, FB 40

N'attendez pas
le dernier jour !

un soleil en pleine nuit

avec Michel Orphelin

*Spectacle solo inspiré par la vie de François d'Assise*

**20 représentations à partir du 4 octobre**

**THEATRE DU RANELAGH**
5, rue des Vignes, 75016 Paris

Les mercredis, jeudis, vendredis et samedis à 20 h
(accueil-buffet à partir de 19 h)
et les dimanches à 15 h

Prix des places 45 et 35 F (Etud., Coll., CV 30 F) Location : 288.64.44

ESSO
SHOP
Tout pour
votre voiture!

**changer**
TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle
publiée par le Réarmement moral
*Commission paritaire de la presse : N° 62060*

**Responsable de la publication :**
Jean-Jacques Odier.
**Rédaction et réalisation :** Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Charles Piguet, Philippe Schweisguth, Evelyne Seydoux.
**Administration, diffusion :** Nancy de Barrau, Paulette Burnier, Maurice Favre, Hélène Golay, Marcel Seydoux.
**Société éditrice :** Editions, théâtre et films de Caux S.A., Lucerne (Suisse).
**Imprimerie :** Publications Périodiques Spécialisées, 01600 Trévoux (France).

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.
Tél. (1) 727.12.64.

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20.
Tél. (022) 33.09.20.

**ABONNEMENTS ANNUELS** (12 numéros)
*France :* FF 60 ; *Suisse :* Fr.s. 24. – .
*Belgique :* FB 450 ; *Canada :* $ 17. – .
*Autres pays par voie normale :* FF 68 ou Fr.s. 27. – . *Pays d'outre-mer, par avion :* FF 75 ou Fr.s. 30. – . *Prix spécial étudiants, lycéens :* FF 30 ; Fr.s. 15. – ; FB 225.

**Verser le montant de l'abonnement :**
**France :** à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou par C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

**Suisse :** à « Changer », C.C.P. 12 755, Genève.
**Belgique :** au Réarmement moral, 123, rue Th.-De-Cuyper, Bte 39, 1200 Bruxelles, C.C.P. 000-057 81 60-40 Bruxelles (avec la mention « abonnement Changer »).

**Canada :** par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 285.

**Zone franc d'Afrique :** par mandat de 3 750 francs CFA (abonnement avion) ou 3 400 francs (par voie maritime) à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), C.C.P. 32 726 49 T La Source France.

***Que veut le Réarmement moral ?***

*La refonte de la société ne peut s'opérer en définitive que par la transformation des hommes. Tel est le principe.*

*Une école du changement où les hommes apprennent à rechercher la volonté divine, à respecter les valeurs morales et à les rendre contagieuses. Tel est le cheminement.*

*Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir les hommes de leurs préjugés et de leurs haines jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les relations internationales. Telle se présente l'action sur le terrain.*

*Conçu à l'origine et poursuivi depuis plusieurs décennies par des personnes animées par l'idéal chrétien, le Réarmement moral se veut ouvert à des hommes de toutes croyances dans un respect mutuel et en vue d'un combat commun pour un avenir meilleur.*

# HORIZONS

## Peine de mort : les émotions et l'idéal

Le débat pour ou contre la peine de mort est brouillé, en France, par le fossé qui sépare nos croyances et nos sentiments.

Haine, désir de revanche, peur : ces émotions peuvent conduire à des excès dangereux. Elles nous contrôlent à un tel point qu'il suffit d'un meurtre ou d'une récidive dans le pays pour que les sondages basculent d'un extrême à l'autre. Parce que nous ressentons quelque chose très fortement, nous croyons avoir raison. Mais à quel système de valeurs rattachons-nous ces émotions ?

Par ailleurs, les nombreuses idées justes et nobles qui sont exprimées de chaque bord – il ne faut pas ajouter la violence à la violence ; tout homme peut s'amender ; il faut préserver la société – sont faciles à émettre. Mais que fera le spécialiste ou le citoyen ordinaire lorsqu'il sera nommé juré ou lorsqu'il se trouvera en présence des parents d'une victime assassinée ? Tout son idéalisme ne s'effondrera-t-il pas comme un château de cartes ?

Les sentiments que nous éprouvons face à cette question si difficile, il faut qu'ils soient commandés par une croyance profonde, par une sagesse supérieure. De même, nos belles idées doivent être reliées aux situations réelles, sous-tendues par l'élan du cœur, par la vraie sollicitude.

Au moment où ces lignes sortiront de presse, le législateur français aura – c'est probable – voté l'abolition de la peine capitale. Toute la nation, dès lors, devra être conséquente avec cette décision : membres de l'administration pénitenciaire, représentants de l'autorité judiciaire, citoyens ordinaires, saurons-nous, face à ces accusés et à ces condamnés, allier la sagesse et la compassion ?

Car cette nouvelle situation s'avérera dangereuse si elle n'est pas accompagnée de tout un dispositif qui permettra que, pendant des années et des années, les meurtriers condamnés soient suivis, aidés, accompagnés, formés, en un mot aimés.

**Méridien**

## Caux 1981

Quelque deux mille personnes, de tous les horizons, auront participé à l'une ou l'autre des rencontres de Caux au cours de l'été écoulé.

Une fois de plus, la magie de ce lieu s'est fait sentir sur les personnes et les situations les plus diverses. Une fois de plus, des rencontres impensables ailleurs se sont déroulées entre protagonistes, ou adversaires, de tel conflit ou de telle situation inextricable. Une fois de plus, dans le secret des consciences, des décisions ont été prises, parfois tues, parfois annoncées, qui feront sentir leur impact dans la vie de la société.

Sept sessions spécialisées se sont succédé du 4 juillet au 30 août. *Changer* a rendu compte dans ses numéros d'août et de septembre des premières d'entre elles. Ce numéro-ci est presque entièrement consacré (pages 4 à 12) aux trois dernières : celle intitulée « Présence de l'Afrique », qui a rassemblé des participants venus des quatre coins du continent ; et celles qui, du 20 au 30 août, ont réuni hommes politiques d'abord, puis tenants du monde de l'industrie.

# A TRAVERS CHAMPS

## Le jour se lève

Sur les tables accolées aux murs de la grande salle à manger de Caux, vous rappelez-vous les jolies lampes suédoises et leur long pied de bois fuselé ? Elles illuminent la table servie et leur abat-jour de parchemin éclaire doucement les visages pour les relier les uns aux autres.

Ce soir-là, nous étions cinq à souper ensemble dans un coin bien tranquille. Nous avions fait peu à peu connaissance... Le repas terminé, la conversation devenait plus intime et nous avions poursuivi assez tard nos échanges de confidences.

La nuit est une amie qui fait germer des semences déposées dans les sillons de la journée... Le lendemain matin, notre tablée s'était reformée d'elle-même sans l'avoir prévu.

L'un de nous s'était réveillé au moment où la nuit d'été va céder devant le jour renaissant. Il distinguait à peine la croisée de la fenêtre sur l'obscurité du ciel. Puis, devant l'aube blanchissante, la croisée devenait croix, une croix sombre se détachant sur la lumière de l'aurore triomphante.

C'était d'abord la croix de l'acceptation, la croix d'une vie fragile et menacée devenue moins lourde à traîner... Puis dans le soleil du matin s'élevait la croix de la promesse, le signe de la résurrection, l'annonce d'une vie renaissante hier soir encore inaccessible.

**Philippe Schweisguth**

# BOITE A LETTRES

## Réponse à Sophie

Pour ta réponse à la Lettre de Caux de septembre dernier, merci chère Sophie. En t'écrivant, je ne voulais pas faire une publicité facile pour Caux, un lieu passionnant certes mais une expérience qui dérange aussi, et bien souvent fait réagir. Toi qui aimerais « une vie un peu moins tranquille » et sentir que tu comptes un peu plus, peut-être y trouverais-tu un tremplin d'action pour ta vie. « Comment admettre qu'avec une seule poignée de gens qui décident d'être différents, m'écris-tu, on peut façonner le cours des événements quand tout paraît si grand, si compliqué, si bien défendu... Comment croire que chacun compte quand déjà les professeurs n'écoutent pas ce que tu as à dire ?

« Et si moi je change et pas les autres, qui en profitera, qui en pâtira ? Et puis je ne vois rien chez moi que je puisse changer... » Je me suis posé les mêmes questions, chère Sophie, il y a plusieurs années. Des éléments de réponses m'ont été donnés petit à petit quand je me suis engagée aux côtés de personnes comme celles qui animent les rencontres de Caux, dont tu dis qu'elles contribuent à donner au monde un visage plus humain. Aussi, je relève ce souhait que tu partages en fin de lettre, de « prendre une part active à la préparation de la prochaine session de jeunes à Caux », et te mets au défi de le réaliser !

**Nathalie**

Nous tenons à remercier les lecteurs qui expriment leur opinion sur tel ou tel article de *Changer*, nous aidant ainsi à rester en contact avec eux. Par exemple, dans cette phrase de l'interview de Christiane Mallet-Watteville du numéro consacré aux handicaps, une lectrice a trouvé la réponse qu'elle cherchait depuis des années : « On peut aider même celui qui est profondément atteint à être ce qu'il est, donc à s'aimer lui-même. »

## Sous le signe de la franchise

# Rendez-vous avec l'Afrique

Cent quinze Africains de dix-sept pays se sont joints à des représentants d'autres continents pour une session de cinq jours – 15 au 20 août – intitulée *Présence de l'Afrique.*

Lors de la première séance, on a eu un moment l'impression que cette rencontre allait être une suite de monologues polis, où chacun donnerait un satisfecit à son propre pays et où les problèmes ne pouvaient être, de toute façon, que la faute des autres, surtout de l'Afrique du Sud. Jusqu'au moment de vérité.

Comment est-il arrivé ? Etait-ce l'appel de ce diplomate ougandais à l'esprit de modestie, d'honnêteté et de sincérité qui pourrait « réparer la fibre morale » de son pays ? Etait-ce le témoignage de cet exilé éthiopien, séparé depuis cinq ans de sa femme et de ses enfants par la révolution ? Après avoir évoqué les souffrances de son peuple, il déclara avec force : « La dictature ne vaut pas mieux que l'apartheid. Si nous voulons changer l'Afrique du Sud, nous devons commencer par nous-mêmes. » Ou l'humilité de cet Afrikaaner de 70 ans qui répondait comme en écho : « C'est avec joie que j'échangerais mes privilèges de blanc contre une société nouvelle », ou encore la question de ce citoyen du Zimbabwé : « Ne pourrions-nous pas trouver quelque chose *pour* quoi et non contre quoi l'Afrique s'unirait ? »

Toujours est-il que le ton, imperceptiblement, a changé. Les orgueils nationaux, les accusations, les fausses politesses ont été remisés pour faire place à la franchise, seule garante d'un dialogue véritable. Où ailleurs un exilé de Guinée-Bissau, un Zimbabwéen formé à la guerilla à Moscou, un éminent pasteur de l'Eglise réformée hollandaise d'Afrique du Sud, un chef traditionnel du Zaïre, un homme politique de la puissante Nigéria et un militant noir de Soweto peuvent-ils dialoguer et faire ensemble un examen critique et constructif de la situation de leur continent ?

### Prolongements

Tel a été l'atout de ces journées où aucune discussion n'était structurée pour que toute latitude soit laissée à la spontanéité, à l'écoute de l'autre, à la découverte inattendue de ce qui pouvait travailler les cœurs et les esprits.

*Une réunion plénière va commencer. Sur l'estrade, dix pays africains représentés.*

Ce dont on peut être sûr, c'est que cette rencontre aura des prolongements. On pouvait en saisir quelques signes dans les conversations de coulisse, telle cette confidence d'une jeune femme africaine vivant en Europe : « Nous sommes mariés depuis trois ans, mais c'est à Caux que nous avons commencé à vivre. » On évalue aussi à sa juste importance la décision de ce jeune homme de l'Afrique francophone qui, après avoir passé quatre de ses meilleures années en prison, sans jugement, à la suite d'une manifestation d'étudiants, a résolu de faire ses études non pas en Europe, où il pensait trouver une grande marge de liberté, mais dans le pays où il pense avoir été victime d'une injustice, et où il retourne sans amertume aucune.

Sur un plan plus général, il faut signaler l'appel lancé par un homme de couleur habitant l'Angleterre. Peu après les graves incidents raciaux qui ont meurtri une série de villes anglaises, il a invité les participants africains à se rendre dans plusieurs de ces villes pour y rencontrer des responsables des diverses communautés et y apporter l'esprit de réconciliation qu'ils ont vu à l'œuvre à Caux. Un certain nombre d'Africains ont ainsi changé leurs projets de retour pour honorer cette invitation. Un travail utile a pu se faire notamment à Liverpool, Manchester et Sheffield.

Enfin, il faut mentionner l'esprit de corps qui s'est développé entre Africains de tous bords pendant la session et après, puisqu'un grand nombre d'entre eux ont également assisté aux rencontres qui ont suivi. Amorce de conscience continentale, amitiés sans complaisance, recherche commune de solutions dans une optique à la fois morale et mondiale, ainsi peut-on décrire ce qui s'est forgé entre ces hommes et ces femmes qui, pour la plupart, pensaient surtout, à leur arrivée, à leur propre situation ou à leur propre pays.

Mais, pour l'observateur extérieur à l'Afrique, ce qui a frappé surtout pendant ces journées a été l'esprit de franchise qui veut aller à la cause même de l'instabilité et de l'appauvrissement. Evoquant l'humilité et le courage avec lesquels un ancien ministre des Finances du Zimbabwé a parlé des tentatives de corruption dont il a été l'objet, un diplomate britannique qui a passé une grande partie de sa carrière dans les organisations internationales s'est écrié : « Six ministres des Finances qui appliqueraient dans les travaux de la Banque mondiale et des Nations Unies l'esprit d'honnêteté qui vient d'être démontré ici pourraient ouvrir un nouveau chapitre dans les relations économiques internationales. »

Les deux interventions que nous reproduisons dans les pages suivantes, provenant de personnalités bien différentes, mais toutes deux du Zimbabwé, attestent de la sincérité qui a marqué les entretiens.

**Jean-Jacques Odier**

# « Aiguillonner la conscience de nos dirigeants »

## Le témoignage d'Ernest Bulle

ancien ministre des Finances du Zimbabwé

*« Caux, un des grands événements de ma vie. »*

J'ai connu les humbles débuts de la plupart des enfants d'Afrique, dans les réserves et les villages. Par la suite, j'ai fait des études dans mon propre pays, en Europe et en Amérique. C'est d'abord en qualité d'enseignant que je suis revenu au milieu de mon peuple, avant de devenir fonctionnaire, puis professeur d'université, enfin ministre dans le gouvernement transitoire.

L'homme blanc est venu d'abord sur terre africaine pour nous faire connaître Dieu. Par la suite, avec le développement de la « civilisation », nous avons revendiqué l'égalité qui nous avait été refusée jusque-là. Puis vint l'indépendance ; pour certains un chemin facile, pour d'autres à la dure. Nous sommes devenus ainsi les maîtres de notre destin.

En demandant l'indépendance, nous étions mus par le désir de mettre fin à une certaine forme de ségrégation : il fallait combler le fossé entre riches et pauvres. Mais après l'indépendance, les dirigeants africains n'ont pas su combler ce fossé. Bien au contraire, nous l'avons vu s'élargir de jour en jour. Les souffrances auxquelles nous entendions mettre fin se sont perpétuées dans la presque totalité des Etats africains.

Dans certains de nos pays, je vois se profiler la catastrophe. La racine du mal est dans l'absence de moralité. Notre éducation nous a imprégnés des traditions occidentales, de la démocratie et de la nécessité pour les peuples de se gouverner eux-mêmes, et cela est sans doute une bonne chose. Mais nous n'avons pas su intégrer d'autres aspects de ces traditions, notamment celles qui ont trait à la notion de responsabilité. Nous avons fréquenté les universités d'Europe, d'Amérique et de Russie, nous avons passé des examens comme tout le monde, mais un certain nombre d'intellectuels qui ont assumé des responsabilités dans les Etats indépendants n'ont pas toujours eu les qualités de caractère nécessaires et ils ont failli de façon sinistre sur le plan moral.

De la période de colonisation, nous avons hérité certains concepts idéologiques parfois sans les assimiler réellement. Une fois au pouvoir, nous nous sommes trouvés en porte-à-faux avec ces idéologies qui, dans la plupart des cas, ont démontré leur faillite totale, mais alors nous n'avons pas eu l'honnêteté de reconnaître nos échecs et de chercher d'autres voies.

En matière de corruption, j'aimerais vous parler de ma propre expérience, acquise durant ma brève période de participation au gouvernement. Les blancs qui nous ont opprimés savaient bien que si nous avions conquis le pouvoir politique, ils restaient maîtres du pouvoir économique. Ils ont donc pensé qu'ils pouvaient maintenant se servir de la puissance financière pour éliminer ou manœuvrer l'homme noir. Ils sont venus me voir de jour, ils sont venus de nuit, ils ont hanté les grands bureaux des partis et les lieux secrets, offrant des sommes considérables en échange d'un blanc-seing à leurs projets. Telles sont les tentations auxquelles les représentants des pays industrialisés soumettent des Africains comme moi-même, qui suis d'humble origine.

Je n'ai jamais su ce qu'était l'argent, mes parents étaient pauvres et avaient leur troupeau pour seul bien. Alors, lorsqu'un homme se présente à moi en offrant de grandes sommes d'argent, l'attraction est très forte. Voilà la tentation quotidienne à laquelle sont exposés les nouveaux dirigeants africains ; souvent ils tombent dans le piège au détriment de leur peuple. Ils s'enrichissent ; leur argent repose en sécurité dans les banques d'Europe ou d'ailleurs tandis que l'Afrique continue à présenter le spectacle d'une pauvreté désolante.

Il est de mon devoir d'aider les dirigeants de l'Afrique à suivre la route droite d'une saine gestion de leurs gouvernements ; et aussi de prier pour eux. Ils nous appartient de créer des « conseils de conscience », c'est-à-dire des équipes d'hommes qui iront d'un pays à l'autre de l'Afrique pour aiguillonner la conscience des dirigeants et les sensibiliser à l'enjeu de leurs responsabilités.

Les quelques jours que j'ai passés ici ont été pour moi une source d'inspiration et m'ont donné une nouvelle impulsion. C'est l'un des grands événements de ma vie. Si nous nous efforcions tous d'injecter l'esprit de Caux et ses idéaux dans les organismes que sont nos pays et nos gouvernements, si nous pouvions faire en sorte que nos affaires soient prises en charge par des hommes honnêtes, alors il y aurait un espoir pour l'Afrique.

Quant aux Sud-Africains, il nous faut les considérer avec le regard de la sympathie et non de la haine. Ils ont sur les bras un problème qu'avec nos prières et notre assistance nous pouvons les aider à résoudre. Essayons donc de les aider et non de les juger. Il est plus heureux de gagner un ennemi qu'un ami.

## L'heure du pardon

*La présence à Caux de Mme Bremer Hofmeyr et de M. Stanley Kinga (à droite et au centre sur notre photo) a été l'occasion pour l'assistance d'entendre un récit bouleversant. Le père de Mme Hofmeyr a été enterré vivant en 1953 par des insurgés mau-mau qui avaient reçu l'ordre de « sacrifier le meilleur colon blanc du pays » pour invoquer la protection des dieux sur leur révolution. Kinga n'a pas participé au meurtre, mais, militant mau-mau dans la même région, il était au courant des intentions de ses camarades. Quel chemin n'a-t-il pas été parcouru par Mme Hofmeyr et M. Kinga pour qu'ils puissent prendre la parole côte à côte devant l'assemblée de Caux et s'engager à créer une Afrique libérée de la domination de l'homme par l'homme, de la peur et de la haine ?*

# De la dialectique de race à l'expérience de la réconciliation

## M. et Mme Brassel Sigidi, du Zimbabwé, retracent leur cheminement

A l'âge de 17 ans, je me suis réfugié en Zambie dans l'intention de me joindre à la lutte armée, mais le parti a trouvé que j'étais trop jeune et m'a envoyé à l'école ! A la fin du secondaire, en raison de ma détermination de lutter contre l'oppression dans mon pays, on m'a transféré en Union soviétique où j'ai étudié le marxisme, l'économie politique, l'athéisme et les problèmes des pays en développement. Après avoir obtenu mon diplôme de l'Ecole de formation idéologique, je m'enrôlai dans l'Ecole militaire.

De retour en Afrique, j'ai passé une année à ajuster ma formation aux tactiques de la guérilla. En qualité de commissaire politique, je me sentais le devoir d'éliminer la religion de l'esprit de mes camarades de lutte, estimant que cela augmenterait l'efficacité de leur combat. C'est en marxiste convaincu que je suis donc rentré en Zambie et c'est cette doctrine que j'ai prêchée dans les bases militaires.

Puis un désaccord a surgi entre les dirigeants du mouvement politique. C'est alors que quelques camarades et moi avons formé un groupe marxiste-léniniste, mais nous avons été court-circuités et j'ai dû alors entrer dans la clandestinité. C'est sous un nom d'emprunt que j'ai étudié le droit à l'université et que j'ai travaillé ensuite comme avocat, tout en restant actif politiquement.

Dans la dialectique marxiste-léniniste, la question raciale s'apparente à la notion de classe. Les blancs représentent une classe capitaliste et bourgeoise qu'il faut éliminer pour la remplacer par la classe ouvrière. Mais le mouvement de libération est d'essence nationaliste et certains de ses dirigeants ont des intérêts analogues à ceux des bourgeois et capitalistes blancs. Ils ne veulent pas voir une destruction généralisée qui donnerait le pouvoir dictatorial à la classe travailleuse. Comme marxiste-léniniste, je considérais donc que la lutte était encore longue et qu'il s'agissait de combattre à l'intérieur du parti les représentants du capitalisme et de la bourgeoisie.

En voyant les choses sous leur angle pragmatique, je percevais une contradiction dans cette approche des problèmes. Au moment même où les masses aspiraient à la paix, c'est une guerre interminable dans laquelle nous nous engagions. Poursuivre cette guerre n'était-il pas un exercice futile ? La réalité s'est imposée à moi lorsque je me demandai quelle application pratique le marxisme-léninisme pouvait avoir dans les circonstances particulières de mon pays. C'est en cherchant à relier la théorie et la pratique que l'on découvre l'impossibilité de mettre en œuvre certains principes.

C'est malgré tout rempli de haine à l'égard des blancs que je suis revenu au Zimbabwé, après quatorze ans d'exil (1), d'une part à cause de mes expériences amères du passé, d'autre part parce que j'avais été formé à la haine. Dans le service où j'ai trouvé du travail, j'étais à ce moment un des deux seuls noirs. J'ai rendu la vie difficile à tout le monde. C'était la première fois, il faut le dire, que les blancs devaient travailler avec des noirs sur un pied d'égalité. Mais de leur côté, ils conservaient leur type de relations maître-serviteur. Je ne leur adressai donc plus la parole, toute communication passant alors par messagers interposés. Les dactylos – qui continuaient à traiter les noirs en inférieurs et ne m'acceptaient pas comme leur chef – modifiaient la rédaction de mes lettres, ce qui m'enrageait.

### A l'écoute des masses

C'est à ce moment-là que j'ai été invité à voir le film documentaire *Dawn in Zimbabwé* (2). J'y ai entendu les paroles d'Arthur Kanodereka, qui m'ont particulièrement touché : « On ne change pas un homme en le haïssant ; cela ne fait que le rendre pire. » Fallait-il donc s'excuser quand on a eu des torts ? Je me suis alors rendu compte que, par ma haine, j'étais en partie responsable des relations tendues existant dans notre bureau. Je me suis excusé auprès d'une des dactylos et je crois qu'elle en a parlé à ses collègues. Depuis ce jour, elles ne m'ont plus envoyé de messagers, mais sont venues elles-mêmes me demander si tout allait comme je le désirais.

Alors que le marxisme doctrinaire prêchait la violence permanente, le Réarmement moral réalisait la réconciliation. J'ai donc accepté ces idées qui me paraissaient valables pour la situation du pays à ce moment-là. Pour reconstruire le pays, la réconciliation était nécessaire, notamment entre les races.

Entre les tribus aussi, des conflits éclataient ici et là. Il y avait eu des morts, les hommes politiques récusaient leurs responsabilités et il en est résulté une grande confusion. Nous avons alors réuni un certain nombre de personnes des deux principales tribus ainsi que quelques blancs. Nous avons acquis la conviction qu'il fallait nous mettre à l'écoute des gens et découvrir d'eux quelles étaient les causes des conflits et quelles pouvaient être les solutions. Selon de nombreux avis, des hommes politiques avaient fait des déclarations irréfléchies, rejetant le blâme sur l'autre parti et en fin de compte avivant les susceptibilités. Nous avons pensé que les dirigeants se devaient de démontrer aux masses leur unité en prenant la parole côte à côte et en tenant le langage de la réconciliation. C'est le message que nous sommes allés porter à Salisbury. Des personnalités dirigeantes des deux partis et du gouvernement nous ont accueillis chaleureusement et nous ont encouragés dans nos efforts. Peu après, des ministres des deux partis ont effectivement pris la parole côte à côte dans les endroits où les désordres avaient eu lieu.

A partir de ce moment-là, j'ai dit à ma femme que je continuerais à chercher l'inspiration divine et à travailler avec le Réarmement moral là où je pouvais être utile.

**Mme Sigidi :** J'ai grandi dans une famille chrétienne, mais j'ai perdu la foi en Union soviétique. A mon retour dans mon pays, l'année dernière, je ressentais de l'amertume envers les blancs. En découvrant le Réarmement moral, j'ai retrouvé la foi et je veux maintenant faire de mon mieux pour la réconciliation au Zimbabwé.

---

(1) Entre temps est intervenu l'accord de Londres qui a mis fin à la guerre et donné avec l'indépendance le pouvoir à la majorité noire.
(2) *Aurore au Zimbabwé*, court-métrage sur le travail du Réarmement moral avant et au moment de l'indépendance.

# Et l'Afrique du Sud ?

*Le devenir de l'Afrique du Sud constitue, dans les forums internationaux, un problème à part et l'objet de la réprobation d'un large consensus d'opinion. Et cependant, à Caux, on ose traiter cette question avant tout comme un problème moral. Oui, le régime de l'*apartheid*, que le gouvernement de Pretoria persiste à appeler, par euphémisme, « développement séparé », n'est pas conforme à la dignité de l'homme de couleur. Qui oserait aujourd'hui le défendre, même parmi ceux-là qui, un jour, ont cru y apercevoir une solution ? Mais est-il différent, dans son essence, du drame de l'Irlande du Nord ou de celui de toute autre minorité qui voit son pouvoir lui échapper ? C'est dans cet esprit qu'il faut lire les quelques extraits de déclarations que nous publions ici.*

## **Le professeur Chris Greyling,** pasteur de l'Eglise réformée hollandaise d'Afrique du Sud.

Je suis Afrikaaner. J'ai une dette envers le Kenya car c'est grâce à certains Kenyans que Dieu m'a fait comprendre qu'arrogance et supériorité raciales sont un péché.

Il m'a fallu aussi reconnaître qu'il est facile de se désolidariser de son groupe et de ses péchés et de dire, depuis l'îlot de sainteté où l'on s'est retranché : les autres sont coupables. Je tiens ici à endosser pleinement les torts, passés et présents, de mon groupe.

Dieu m'a fait comprendre deux vérités. D'abord le péché que constitue le sentiment de supériorité : certains Afrikaaners croient être d'une race supérieure aux autres ; cela justifie le fait qu'ils s'approprient les hautes situations. Deuxièmement, enraciné plus profondément peut-être, existe en nous un idéalisme. Les Afrikaaners tiennent à préserver leur identité propre et souhaitent par conséquent que les autres groupes fassent de même. Du respect que j'ai de ma propre culture doit découler le respect que je dois porter à celle de tout autre groupe, en lui donnant les moyens de la préserver. Le paternalisme qui va de pair avec cet idéalisme est profondément enraciné en nous ; c'est une question cruciale.

Nous croyons savoir ce qui convient aux autres, nous croyons avoir le droit de décider des lois qui régissent leur vie et édifier une société heureuse de cette façon.

Dans notre langue, Afrikaaner signifie africain. Nous ne voulons pas être Européens. Notre vie doit illustrer cette affirmation. Nous devons prouver que nous ne sommes pas un élément de division en Afrique, mais que nous nous fondons en elle. Ce n'est pas seulement en Afrique du Sud mais dans tout un continent qu'il faut construire une société où la couleur de la peau ne compte pas et où Dieu nous élève au-dessus des divisions que nous avons créées.

Il est vital pour l'Afrique du Sud que le peuple du Zimbabwé réussisse pleinement son indépendance. Tout signe de déstabilisation au Zimbabwé se répercute chez nous, engendre la peur et émousse les forces de changement au travail chez nous. Plus le succès sera grand au Zimbabwé, plus on verra se produire un changement en Afrique du Sud.

Qu'importe qu'on soit blanc, noir, brun ou jaune, qu'on parle l'afrikaans ou l'anglais, qu'on vienne de l'est ou de l'ouest. Cette vieille manière de voir est périmée – nous sommes une nation nouvelle, celle de Dieu.

*David Curry (de face), Sam Pono (à droite) avec Mme Gordon, du Cap, et un délégué du Zimbabwé.*

## L'interview d'un dirigeant des métis

Ancien directeur d'école, David Curry, de confession catholique, est entré en 1969 dans la politique lorsqu'il a décidé de se présenter aux élections du Conseil des métis, institué peu avant. Au même moment, il a adhéré au parti travailliste qui avait pour objectifs la fin de la discrimination raciale, la citoyenneté à égalité pour tous les Sud-Africains et une participation de tous les groupes ethniques au gouvernement. David Curry est aujourd'hui président du parti travailliste.

– *Votre parti ne compte-t-il que des métis ?*

– Oui. Il est pour le moment illégal que des personnes appartenant à des groupes ethniques différents adhèrent à un même parti, mais cela ne nous a pas empêchés de former avec d'autres partis, recrutant leur clientèle parmi les noirs et parmi les indiens, l'Alliance noire sud-africaine, qui organise des réunions publiques.

– *Pouvez-vous afficher publiquement votre opposition à l'*apartheid *?*

– Bien sûr.

– *Comment comptez-vous atteindre votre but ?*

– Nous croyons à la négociation.

– *Des négociations véritables se sont-elles engagées entre les métis et le gouvernement ?*

– Pas réellement. Je crois que nous avons créé le climat nécessaire aux négociations mais le gouvernement est encore convaincu de la justesse de sa politique de développement séparé.

– *La violence est-elle pour vous un moyen d'action ?*

– La violence, c'est la tragédie de l'Afrique. Don Helder Camara, dans un livre qui m'a inspiré, parle de « la spirale de la violence ». Au Zimbabwé, la violence a coûté 30 000 vies humaines. Devrons-nous toujours négocier sur la tombe de milliers de nos camarades ? Les

**(fin page 15)**

# Présence du monde politique

*Tout au long de l'été, des personnalités politiques de nombreux pays ont assisté à l'une ou l'autre des sessions de Caux. Alors que certaines d'entre elles faisaient partie des délégations venues à la session « Présence de l'Afrique », d'autres se sont jointes aux industriels, cadres et syndicalistes rassemblés pour le colloque de la fin du mois d'août.*

*La plupart d'entre eux, cependant, consacrèrent quatre journées, du 20 au 24 août, à des échanges en cercle restreint portant sur des questions les préoccupant plus directement : comment faire la part des choses entre le long-terme et le court-terme dans la vie politique ? Comment surmonter les obstacles qui freinent la mise en œuvre du dialogue nord-sud et du développement des nations les plus pauvres ?*

*Ils ont aussi prêté une oreille attentive à ceux d'entre eux qui venaient de points chauds du globe : Afghanistan, Irlande, Zimbabwé, Inde, etc.*

*Contrairement à d'autres congrès ou colloques, les exposés magistraux et les interventions préparées à l'avance n'ont pas joué le rôle principal lors de ces journées, tant les découvertes personnelles et les échanges inattendus comptent dans un endroit comme Caux. Pour tel dirigeant métis d'Afrique du Sud, le contact avec des gens d'autres races a été une « expérience bouleversante ». Pour telle personnalité française de sensibilité socialiste, ce fut le rappel de la nécessité de faire passer dans le pays la notion de changement de l'homme, si l'on veut voir l'expérience socialiste réussir. Pour tel diplomate britannique, ce furent les premiers essais d'écoute intérieure.*

*Les répercussions de ce qui s'est dit, décidé, découvert à Caux sont totalement imprévisibles. Sans doute ne pourra-t-on jamais en prendre la pleine mesure. Pourtant, on peut s'attendre à ce que la plupart de ceux qui ont assisté à cette session participent d'une façon ou d'une autre de la « créativité » de Caux face aux problèmes de notre temps, selon le mot d'un haut fonctionnaire australien.*

*Nous reproduisons ci-dessous des extraits de quelques-unes des interventions faites lors de la rencontre consacrée à la vie politique.*

**Ph. L.**

## Les coups de crayon d'une parlementaire finlandaise

**Mme Margaret Borg-Sundman,** d'Helsinki :

Lorsque j'étais parlementaire, et bien que je me dise chrétienne, je gravissais joyeusement les échelons du pouvoir, recourant à tous les vieux trucs égoïstes de la vie politique.

Puis je rencontrai des gens qui revenaient de Caux et qui se sentaient responsables de leurs dirigeants politiques. Ils se sont attachés à moi et m'ont donné une nouvelle vision de ce que je pourrais faire, par mon travail, pour mon pays et pour le monde. Ils m'ont parlé de valeurs morales absolues, d'écoute intérieure, d'obéissance aux directives divines. Quel défi !

Comment est-il possible d'appliquer cela dans la vie politique, me suis-je demandé ? Comment trouver le temps de penser, au milieu de tant d'activités ? J'étais fière que mon agenda soit rempli comme il l'était. J'aimais faire sentir aux gens que j'étais suroccupée.

J'appris à prendre le temps de faire silence. Je pris mon agenda : un cocktail tel jour ? Je considérais que c'était très important. Il fallait bien se montrer ! Après tout, je pourrais bien le manquer. Coup de crayon ! Puis : présentation de mode. Il valait mieux ne pas y aller non plus – bien que c'eût été utile d'y rencontrer d'autres femmes – coup de crayon ! Puis une réunion d'un comité dont j'étais membre... ou présidente. Après tout, je pourrais y envoyer une remplaçante... qui ferait sans doute presque aussi bien que moi : coup de crayon. Puis une autre organisation...

*Photo de gauche : Mme Borg-Sundman (à dr.) et une ancienne parlementaire de la République d'Irlande. Photo de droite : deux personnalités politiques suisses s'entretiennent avec M. Daniel Mottu, président de la Fondation suisse pour le Réarmement moral. A gauche, Mme Marguerite Narbel, présidente du Grand Conseil vaudois. A droite, Mme Bauer-Lagier, de Genève, conseiller aux Etats.*

Je découvris par la suite, à ma grande surprise, que toutes ces organisations survivaient parfaitement sans moi.

Mes moments d'écoute me furent utiles en bien d'autres manières. Un jour, j'eus des mots cruels à l'encontre d'un député d'un autre parti. Nous discutions d'un projet de loi et nous n'étions pas d'accord, ce qui n'est pas mauvais en soi. Bien que mon attitude envers cette femme n'ait pas été la bonne, ma conscience dormait. Je passai une bonne nuit et, le lendemain matin, me recueillis en silence, à la recherche de nobles pensées. Il ne me vint que le nom de cette femme-député. « Dieu ne s'y connaît pas en politique, ai-je pensé.

Si je demande pardon à cette femme, elle croira que je m'excuse pour mes opinions alors qu'il s'agit de mon attitude envers elle. » Je suis allée au Parlement et la seule personne qui se trouvait dans le hall, c'était elle ! Mes excuses et la poignée de mains qui s'ensuivit marquèrent le début d'une unité nouvelle jetée par-dessus les différences qui opposaient nos deux partis, d'un nouveau climat de coopération.

Lorsqu'il fut un jour question d'augmenter nos propres indemnités parlementaires, nous en discutâmes, elle et moi. Le pays traversait alors une période troublée marquée par des grèves sur des questions de salaire et des difficultés sur le marché du travail. J'estimais qu'il n'était pas juste, dans de telles circonstances, que nous nous attribuions une augmentation. Au cours du débat, j'exprimai cette conviction. Ma collègue se rallia à mon point de vue. Ce fut un moment difficile pour nos deux cents collègues, mais ils ne pouvaient rien faire d'autre que renoncer à cette augmentation. Pendant quelque temps, ils nous ont battu froid, mais c'était le prix à payer.

Parmi les pressions auxquelles on est soumis lors d'une carrière politique, la nécessité de se faire réélire toutes les quelques années n'est pas la moindre. Les électeurs ne pourraient-ils pas réfléchir davantage et refuser de réélire les députés suroccupés qui font trop de promesses ? Pour ma part, j'ai été élue cinq fois. La première fois, j'ai promis monts et merveilles. La dernière fois, je me suis contentée de dire que la Finlande comptait parmi les pays qui jouissaient d'un des niveaux de vie les plus élevés du monde, d'un des meilleurs systèmes éducatifs, d'une très grande stabilité politique. J'ai demandé pourquoi nous assistions simultanément à la dégradation des valeurs morales, pourquoi notre jeunesse était sans but et insatisfaite. J'ai suggéré que nous n'avions pas besoin de travailler moins, de gagner plus, d'avoir de meilleures retraites, mais de vivre selon des valeurs morales plus exigeantes et de travailler davantage. Et j'ai demandé à mes électeurs de nous aider à élever le niveau moral de la classe politique.

« C'est la fin de votre carrière », m'a dit le secrétaire de notre parti. En fait, j'ai été réélue avec un nombre record de voix ! Nous devrions attendre davantage de nos électeurs – et eux de nous – dans le domaine des qualités de caractère et des valeurs morales.

Pour moi, la différence entre le politicien et l'homme d'Etat – ou la femme d'Etat – c'est que le politicien pense à lui-même, à son parti et à sa réélection tandis que l'homme d'Etat pense à son pays, au monde et à la prochaine génération.

# Le Nord et le Sud, une interdépendance

**M. J. Minha,** jusqu'à récemment ambassadeur de Tanzanie dans les pays scandinaves.

Ceux d'entre nous qui viennent de pays du tiers-monde et ont vécu en Europe n'ont pas besoin qu'on leur parle du fossé entre pays riches et pays pauvres : nous en avons fait l'expérience.

La peur, l'égoïsme et la méfiance ont suscité dans ce domaine de très nombreux problèmes. C'est en Europe que le déclin des valeurs morales a commencé, mais ce déclin a maintenant touché les classes dirigeantes africaines. La situation est sérieuse. Le remède doit commencer par une autocritique honnête.

Dans le tiers-monde, nous nous donnons parfois des excuses bien pâles. Si les vivres viennent à manquer, nous nous en prenons au temps : nous disons qu'il n'a pas plu, mais nous oublions nos fleuves et nos rivières. Certaines de nos terres sont très fertiles, mais là où les colons européens produisaient mille tonnes de maïs, les fermiers africains n'en produisent plus que cinq cents. Il nous faut voir en face notre inefficacité et notre mauvaise organisation. Nous nous plaignons de ne pas avoir assez d'outils, mais quand nous avons des tracteurs, nous ne les entretenons pas correctement et les laissons rouiller sous la pluie. Si nous utilisons de la bonne façon les quelques outils que nous avons, nous produirions assez de nourriture pour nos besoins. L'aide que nous recevons pourrait alors être une aide technologique et non alimentaire.

En Tanzanie, nous avons mis sur pied des plans quinquennaux conçus selon le modèle socialiste. Mais nous devons réajuster ces plans chaque année à cause de la fluctuation des prix de produits comme le café, le thé, le coton, le sisal. Les prix de ces produits ne sont pas stables et la plupart des pays occidentaux refusent de nous garantir leur aide pour une période dépassant deux ou trois ans. Si les parlements européens pouvaient concevoir des plans d'aide à long terme, cela nous aiderait énormément dans notre planification. Nous pourrions alors garantir à notre population une plus grande stabilité dans les différents secteurs de notre économie, notamment dans l'agriculture.

**M. Otto Wulff,** membre du Bundestag (Bonn)

J'appartiens à un pays au passé magnifique et malheureux, un pays qui a beaucoup donné au monde pour ce qui est de la musique, de la littérature, de l'art, de la technologie ; mais aussi un pays qui a beaucoup fait souffrir les autres.

Caux nous a immensément aidés. Après la guerre, ceux qui avaient souffert à cause de l'Allemagne sont venus vers nous, ici et ailleurs, et ils nous ont tendu la main, ce

qui nous a permis d'épouser tous ensemble la cause de la paix. Aujourd'hui, une paix durable n'est concevable que si nous organisons les rapports entre nations industrielles et nations en développement de façon que soit comblé le fossé béant qui les sépare. L'Occident, les Etats-Unis, le Japon et les nations industrielles de l'Est doivent admettre que la paix n'est assurée que si la pauvreté et l'ignorance sont éliminées, la maladie vaincue. Pour ma part, c'est la tâche à laquelle je me suis attelé. A long terme, c'est dans l'intérêt de toutes les nations industrielles de voir les pays du tiers-monde devenir économiquement et socialement forts et indépendants.

Abordons la question du développement sans nous accuser les uns les autres. Si, dans les pays développés, nous croyons tout savoir, nous avons tort. Il en va de même dans les pays en développement. Il faut qu'ils sachent qu'il y a une limite à ce que les pays développés peuvent donner. Rapprochons-nous les uns des autres. Nous sommes dans le même bateau et c'est ensemble que nous arriverons à le remettre à flot.

# Un Anglais s'interroge devant le drame irlandais

**L'impasse irlandaise force aujourd'hui de nombreux Anglais à de nouvelles interrogations. Nous reproduisons ci-dessous le texte de l'intervention de M. Leslie Fox, de Londres, lors d'une des séances plénières de la rencontre d'hommes politiques.**

Leur incapacité à entrevoir une solution au problème d'Irlande du nord alarme les Britanniques. Raison de plus, pourtant, pour rechercher les causes profondes de ce problème, peut-être le plus inextricable au monde.

En tant que Britanniques, nous sommes portés à croire que notre tâche consiste à aller en Irlande pour aider à séparer ces bagarreurs d'Irlandais. Or la cause du problème est aussi ailleurs : en Angleterre même. Car c'est la politique britannique qui a, de siècle en siècle, abouti à la situation actuelle.

Face aux réalités et à l'histoire irlandaises, nous sommes d'une ignorance crasse. Heureusement, une récente série d'émissions télévisées de la BBC sur l'histoire irlandaise a ouvert les yeux de beaucoup sur les tragédies et les souffrances de ce peuple, largement causées par l'Angleterre. Ces émissions ont aussi révélé tout un côté, fort peu reluisant, du caractère anglais : indifférence, cruauté, mépris, arrogance, propension à semer la discorde, accoutumance à l'injustice.

## Notre caractère national a-t-il changé ?

Nous devons alors nous poser la question de savoir si, au cours des ans, notre caractère national a changé. Intitulée « Qu'est-il advenu du caractère britannique », une lettre récente au *Times* suggérait qu'il n'y avait certainement pas eu d'amélioration. Faut-il croire que certains de ces traits prévalent encore aujourd'hui ? Le révérend John Baker, chapelain de la chambre des Communes, souligne, dans une note sur l'Irlande, que les principaux traits d'un caractère se transmettent de génération en génération. « Nous devons tous comprendre, écrit-il, le caractère du groupe auquel nous appartenons, de façon à nous préserver de la résurgence, à un moment ou à l'autre, des erreurs folles du passé, et de remplacer en nous les tendances négatives par les tendances positives. »

Serait-ce la volonté de Dieu de reforger notre caractère sur l'enclume irlandaise ?

Pendant des années j'ai résisté à l'idée que la politique passée de mon pays était en quoi que ce soit la cause de la situation actuelle en Irlande. Puis, il y a deux ans, j'ai participé à une réunion au monastère de Clonard, à Belfast. Des protestants et des catholiques étudiaient ce passage de la Bible : « Il ne veut pas que quelques-uns périssent, mais que tous parviennent à la conversion. » (1). J'étais en train d'étudier l'histoire de l'Irlande et ces paroles ont fixé pour moi l'idée que mon pays et moi-même avions besoin de changer.

## Culpabilité et repentance

Certains Britanniques éprouvent un sentiment de culpabilité vis-à-vis de l'Irlande. D'autres, au contraire, s'en défendent. Mais il ne faut pas oublier la différence entre culpabilité et repentance : dans le premier cas, vous évitez ceux envers qui vous vous sentez coupables. Dans le second, la repentance vous force à vous tourner vers Dieu pour trouver le pardon. Votre cœur s'ouvre alors à ceux envers qui vous avez des torts et ceux-ci sentent, à leur tour, que vous les comprenez, même si vous ne pouvez pas tout réparer.

Par la suite, j'ai présenté des excuses à un prêtre catholique de Belfast pour ce que nous avions fait au peuple irlandais. Il m'a remercié avec chaleur, puis a ajouté : « Il n'y a pas que les injustices du passé. Il y a aussi celles d'aujourd'hui. » Il m'expliqua alors que, bien qu'un tiers seulement de la population totale de l'Irlande du nord fût composé de catholiques, plus de la moitié des enfants étaient catholiques. « Vous serez un jour la majorité », lui dis-je. « Oh non, répliqua-t-il. Ils ne trouveront pas d'emploi. Ils devront émigrer. » Or cette situation dure depuis que, en 1848, la population catholique de Belfast ayant atteint 43 %, les protestants prirent peur et décidèrent d'interdire aux catholiques l'accès aux quartiers protestants et aux entreprises protestantes. Depuis quelques années toute discrimination en matière de logements a été supprimée et le gouvernement s'efforce de faire disparaître la discrimination en matière d'emploi. Mais les décisions politiques sont une chose et ce qui se passe dans la rue en est une autre. Dans certains quartiers catholiques de Belfast, le taux de chômage atteint aujourd'hui 50 %. « Aussi longtemps que l'injustice régnera, m'a dit un ami catholique, vous aurez aussi l'I.R.A. »

Qu'en est-il en outre de nos torts envers la communauté protestante ? « Les Britanniques sont aussi grandement responsables des peurs ressenties par la communauté protestante d'Irlande du nord et des problèmes auxquels ils sont confrontés, écrit le révérend Baker dans le *Irish Independant*. Après les avoir placés là pour maintenir l'union entre l'ensemble de l'Irlande et l'Angleterre, après les avoir encouragés de génération en génération à concevoir leur existence en fonction de cette union, nous faisons soudain volte-face et envisageons de les abandonner et de les livrer aux mains de ceux auxquels nous les avons exhortés à résister. »

## Une marche à suivre

Voici une marche à suivre que je voudrais proposer à tous mes compatriotes britanniques, qui aspirent à voir un jour la lumière poindre au bout de ce long tunnel qu'est devenue l'affaire irlandaise :

1. Voir en face les erreurs du passé.
2. Voir en face ce qu'elles nous apprennent sur notre caractère passé.
3. Faire l'examen de notre comportement personnel et national aujourd'hui et accepter le fait que notre caractère national n'a pas encore changé.
4. Nous tourner vers Dieu et implorer son pardon.
5. Forts de cette nouvelle honnêteté, voir en face la situation présente.

Il faudra du temps pour changer notre caractère national. Au XVIII[e] siècle, alors que se posait en termes aigus le problème de l'esclavage, W. Wilberforce (2) s'est attelé à une tâche semblable. Il y a consacré sa vie et cela a porté des fruits.

Le problème irlandais est peut-être le catalyseur du défi auquel nous nous heurtons aujourd'hui : dans l'honnêteté, rechercher les changements constructifs à exiger du peuple britannique, puis étudier, travailler, prier jusqu'à ce que ces changements se produisent. Nous aurons pour cela besoin de l'aide de nos amis et de nos voisins.

Unies, l'Angleterre et l'Irlande pourraient faire renaître l'espoir et susciter des solutions dans bien des points du globe où règne une situation désespérée.

C'est l'appel que je ressens et auquel je veux répondre.

---

(1) II Pierre, 3, v. 9.
(2) Voir *Changer*, n° 112 (février 1981).

# La crise économique, des raisons pour changer

## Thème du forum industriel

Chaque année, depuis huit ans, les rencontres d'été se terminent à Caux par une session consacrée aux problèmes de l'homme face à l'environnement économique et industriel.

Peut-être convient-il de rappeler ici qu'à l'origine de ces rencontres, des employeurs européens, tout d'abord britanniques, suisses et français, ayant senti le besoin de mieux se connaître, ont mené ensemble une réflexion sur la destinée à long terme de l'entreprise.

Cette réflexion a d'abord été centrée sur les rapports entre partenaires sociaux dans l'entreprise. Les premiers symptômes de la détérioration de l'économie internationale les ont amenés à aborder davantage des questions de fond sur l'économie. Ils ont essentiellement cherché une conception globale de l'industrie pour mieux servir les besoins de l'ensemble du monde. Il leur fallait élargir leur cercle jusque-là essentiellement européen. Des Japonais viennent régulièrement à ces rencontres depuis cinq ou six ans, quelques représentants d'Inde, d'Afrique et du Brésil depuis les deux dernières années.

Aujourd'hui, les rencontres industrielles de Caux sont devenues un forum où les dirigeants des milieux économiques de ces pays s'expriment dans un climat de franchise totale, cherchent une pensée qui dépasse les pensées nationales.

### Transparence

La session de cette année s'inscrit dans le cadre d'une série de rencontres, en juin dernier au Japon, à Genève en marge des conférences du B.I.T. et début janvier 1981 en Inde (conférence intitulée Dialogue sur le Développement).

Placée sous le thème *Crise économique, des raisons pour changer*, cette rencontre fut l'occasion d'un débat sain et constructif entre des partenaires portés à se rejeter les uns sur les autres la responsabilité de la crise : patronat, syndicats et gouvernements, pays développés et en voie de développement, industriels japonais, européens et américains, représentants de multinationales et défenseurs des artisans et des activités des petits pays.

Un député socialiste, ancien syndicaliste, qui se trouvait pour la première fois parmi les quelque 200 participants de 27 pays, disait en prenant congé : « Il règne ici une telle honnêteté : les interlocuteurs du côté du patronat, des syndicats ou des gouvernements parlent avec une franchise que je n'ai jamais trouvée nulle part, même dans mon syndicat. Nous avons besoin de cette transparence. »

Un des débats portait précisément sur le sujet : « Quels changements s'imposent à nous, cadres supérieurs, représentants syndicaux ou responsables gouvernementaux ? », chacun essayant d'apporter sa lumière à partir de son propre examen de conscience. John Löfblad, de Suède, secrétaire de la Fédération internationale du Bois et du Bâtiment, a déclaré : « Nous avons besoin d'un nouveau courage moral pour dire la vérité aux membres de nos organisations. » Un homme d'affaires américain a dit : « Nous prétendons que notre personnel est notre meilleur capital. Mais mettons-nous cela en pratique ? Il nous faut abandonner notre attitude d'antagonisme car il est suicidaire de voir dans son personnel l'ennemi. »

### La responsabilité japonaise

La confrontation entre les petits et les gros, le Nord et le Sud fut empreinte de la même franchise. Le journaliste indien Rajmohan Gandhi s'attaqua de front à l'idée simpliste selon laquelle les pays du Sud sont « totalement incompétents et corrompus ». Il cita par exemple le fait que l'Inde assure elle-même à 95 % ses propres investissements. Se référant à saint François d'Assise – le spectacle *Un soleil en pleine nuit* l'a rendu plus actuel pour les participants à cette session – Gandhi poursuivit : « Ne cherchez pas tant à être compris qu'à comprendre, à être consolé qu'à consoler, tel est le secret d'une vraie coopération entre le Nord et le Sud. »

L'importante délégation d'une quarantaine de Japonais donna aussi à cette rencontre son caractère de grande actualité. Lors d'un déjeuner où des collègues français et moi essayions de faire comprendre à nos interlocuteurs japonais la gravité des difficultés des pays européens, nous fûmes frappés de l'attention avec

*Le syndicaliste suédois John Löfblad, secrétaire de la Fédération internationale de Bois et du Bâtiment (C.I.S.L.), et un grand patron américain, M. George Sherman, du Missouri.*

laquelle les faits furent enregistrés : « Nous mesurons davantage l'ampleur de la crise pour vous », nous dit M. Shoji Takase, conseiller auprès de la Toshiba. Mais le professeur Shinishi Takesawa, de l'Université Rikkyo, nous posa la question : « Quelles mesures pensez-vous prendre pour améliorer votre productivité ? Nous sommes prêts à vous aider dans ce domaine. » La difficile question du protectionnisme fut abordée au cours d'une réunion particulièrement animée.

Le séminaire conduit par les Japonais pendant un après-midi fut une source de réflexion pour tous les participants, notamment sur les questions de productivité et du dialogue entre travailleurs manuels, cadres et direction au sein de l'entreprise. Le Japon s'éveille indéniablement à ses responsabilités mondiales et plusieurs orateurs développèrent ce thème. M. Neville Cooper, directeur administratif de la Standard Telephone en Grande-Bretagne, reprit l'idée lancée à Caux quelques années auparavant par le professeur Nakajima de l'Institut de recherche Mitsubishi, proposant une sorte de Plan Marshall dans lequel le Japon, les Etats-Unis et l'Europe uniraient leurs efforts pour créer dans le tiers-monde les infrastructures indispensables au décollage du développement.

## Solutions techniques ou morales ?

Il semble qu'année après année une progression s'opère dans les esprits. Un sentiment général qui ne croit plus aux remèdes d'ordre technique s'installe même chez les Japonais. On découvre que les problèmes sont souvent d'ordre moral et qu'on ne peut y porter remède avec des solutions techniques. Depuis quelques années, il y a eu des bouleversements politiques dans plusieurs pays tels la Suède, la Grande-Bretagne et même les Etats-Unis, apportant de grandes modifications structurelles pour finalement peu altérer les situations. Citons notamment la réflexion étonnante du député Magiochi Takemoto : « L'inflation ne trouvera pas de remède tant que nos démocraties sous-évalueront l'idée de Dieu ! »

Il faut enfin mentionner la grande franchise dont firent preuve les participants africains. « Mon cœur saigne parfois quand j'entends parler des grèves que font en Europe des ouvriers pour exiger de meilleurs salaires, pour améliorer leurs conditions et leurs privilèges. Ce sont les Africains qui payent indirectement pour ces grèves », a notamment dit Mme Anna Abdallah, parlementaire de Tanzanie.

*Une atmosphère d'écoute et de grande franchise.*

La corruption est notre faute et nous avons besoin de changer, reconnaissaient-ils également. Mais l'un d'eux, qui occupa un poste ministériel, n'hésita pas à décrire les multiples tentatives de corruption dont il fut l'objet de la part de grandes entreprises occidentales (voir page 5). « Nous avons besoin de recevoir un soutien moral de la part de vos hommes d'affaires, ajouta-t-il, si le développement doit réussir. »

## Esprit d'attaque

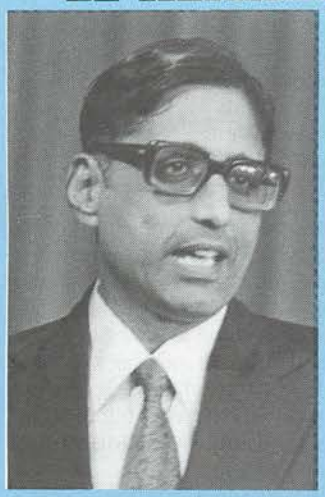
Parallèlement aux sessions plénières et aux débats, les participants ont pu aborder dans des groupes de discussion des questions qui leur tenaient à cœur, soit qu'elles aient été provoquées par les réunions, soit qu'elles répondent à des besoins plus personnels – relations entre vie professionnelle et vie familiale, comment vivre une situation de chômage, etc. Par exemple, un comptable d'une entreprise d'Aberdeen était au chômage depuis dix mois, profondément marqué par cette épreuve dont il ne voyait pas l'issue. L'expérience originale d'un autre participant l'a intéressé : officier de marine, il s'était trouvé sans travail durant la crise des années trente et avait finalement décidé d'accepter une place vacante... en Chine ! L'esprit d'attaque qu'il avait trouvé a touché le chômeur écossais. Le jour de son départ, ce dernier avait décidé de retrousser ses manches et de fonder son propre cabinet d'expert comptable.

La prochaine rencontre déjà fixée pour poursuivre ces travaux se déroulera à Copenhague au mois de novembre.

**Michel Sentis**

*Portugais, Italiens, Français, Suisses, Néerlandais... un groupe de discussion francophone... des sujets qui tiennent au cœur de chacun.*

# LE RÉARMEMENT MORAL SUR LE TERRAIN



## Panchgani : deuxième conférence du développement

Saisissant l'occasion de la rencontre industrielle de Caux, au cours de laquelle il fit une intervention sur la question du développement, Rajmohan Gandhi, éditorialiste du magazine indien *Himmat,* a annoncé la tenue, en janvier prochain, en Inde, d'une conférence internationale sur le développement, la deuxième du genre.

« Nous sentons que les pays du Proche-Orient et les pays pauvres d'Asie et d'Afrique doivent parvenir à un véritable *partnership* », a dit M. Gandhi. Cette conférence s'adresse donc surtout aux pays du Proche-Orient et à des nations comme l'Inde, le Pakistan, le Bangladesh, l'Indonésie, etc. Des représentants d'Europe, du Japon et d'Amérique, dont « nous tenons à ce qu'ils fassent le maximum pour les pays pauvres », selon M. Gandhi, sont aussi les bienvenus.

La conférence se déroulera du 3 au 9 janvier 1982 dans les bâtiments d'*Asia Plateau* à Panchgani, le centre du Réarmement moral en Inde, peut-on lire sur le document d'invitation délicatement orné de motifs de décoration indiens.

*PHOTOS : Chansina : pp. 1, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 12, 13 ; Channer : pp. 9, 11, 12, 13.*

## Films et vidéo-cassettes

Au début de l'été, nous apprenions que la première version anglaise du film *Caux* avait été montrée au Caire, à l'occasion du lancement du Réarmement moral en Egypte en tant qu'association légale reconnue par le ministère des Affaires sociales. Au Brésil, à Sao Paulo, le film *Aurore au Zimbabwé* a été projeté quatre fois dans une même soirée pour une centaine de personnes venues dans le nouvel appartement du Réarmement moral. Le doublage du film en portugais a permis de toucher de nouvelles personnes de même qu'une vaste communauté sino-indonésienne.

A partir de novembre 1981, tous les films et documentaires du Réarmement moral seront disponibles en vidéo-cassettes. Les commandes pourront être passées à partir du 1er octobre prochain. La vidéo-cassette, d'une utilisation pratique pour des petits groupes de personnes, n'est cependant pas destinée à remplacer les films sur plus grand écran.

## De Jersey à Coolmoreen

Au début de l'été, à Jersey, un comité spécial d'aide aux pays étrangers a adressé une somme de 15 310 livres sterling (soit environ 150 000 FF) à Coolmoreen, le centre du Réarmement moral de Gwelo, au Zimbabwé ; un lieu, écrivait le journal zimbabwéen *Sunday Mail,* où, « d'une race à l'autre, les hommes apprennent à découvrir leur rôle dans le façonnement d'une société juste, unie et solidaire. »

## Au théâtre Westminster

« Le changement qui prend racine dans la vie de famille et à l'école peut être le plus important et celui qui mène le plus loin », déclare Hugh S. Williams, directeur artistique du théâtre Westminster, à Londres. Le thème de la famille est au cœur du programme que le théâtre met à la disposition des écoles, cet automne et cet hiver. Du 6 au 23 octobre, *Jonas,* la nouvelle pièce du dramaturge Daniel Pierce, s'adressera aux élèves des classes terminales. Elle sera suivie par une création de Hugh S. Williams et Kathleen Johnson, *Gavin et le Monstre,* pour les plus jeunes et qui sera jouée du 17 novembre au 23 janvier. Rappelons que les programmes des *Journées au théâtre Westminster* veulent initier les jeunes au théâtre d'idées en même temps qu'aux techniques de la mise en scène, mais aussi susciter échanges et réflexions sur les thèmes abordés dans les pièces.

## Brésil

« Notre syndicat a demandé son aide au Réarmement moral pour susciter dans nos activités des échanges fructueux tels que nous les connaissons ici. » Ainsi s'exprimait le président de la Fédération des travailleurs agricoles de Sao Paulo, à l'occasion d'une rencontre qui rassemblait en juillet dernier, au centre du Réarmement moral de cette ville, des employeurs et des responsables syndicaux. Etaient également présents le vice-président de la Fédération nationale de l'industrie et le président de la Fédération nationale des employés de commerce.

## « L'Echelle » ou la course infernale de l'homme moderne

*Un théâtre en rond ne se prête-t-il pas à merveille pour stigmatiser l'orgueil humain enfermé dans son cycle infernal ? C'est la question que l'on se posait en voyant à Caux la mise en scène spectaculairement dépouillée et rajeunie qu'a imaginée l'actrice américaine Ann Buckles pour* L'Echelle, *pièce symbolique de Peter Howard. Dans ce cercle sans faille, le héros – l'homme, chacun de nous – tourne en rond alors qu'il croit monter à l'échelle de la société. Les personnages qui doivent l'aider dans son ascension, il ne peut que leur parler au delà ou à travers cet être immuable, l'homme au sac, toujours au centre, c'est-à-dire le seul point fixe de ce disque en folie. Professionnels ou amateurs, les acteurs de ce drame nous ont paru si vrais, si proches de nous que nous pouvions nous demander, à l'issue du spectacle, si nous n'avions pas, comme eux, à choisir entre les personnages lovés dans leur amour-propre et cet être d'amour tout court, l'homme au sac, qui n'a besoin de l'échelle que pour descendre à notre rencontre...*

**J.-J. O.**

# Mission de la femme

## Hélène Guisan-Démétriadès analyse et commente le dernier ouvrage du docteur Paul Tournier

*Mission de la femme,* tel est le titre d'un livre passionnant que le docteur Paul Tournier a consacré à la femme et qui réveillera l'attention du lecteur fatigué par bien des redites sur la condition féminine. Fondateur de la médecine de la personne et des Rencontres internationales de Bossey, l'auteur a derrière lui une longue pratique de psychothérapeute. Il a recueilli d'innombrables confidences féminines et il nous livre aussi, à l'occasion, son expérience personnelle d'homme marié. Sa réflexion se nourrit ainsi d'observations concrètes, de souvenirs et de récits comme des recherches scientifiques récentes sur les mutations génétiques et le rôle distinct des deux hémisphères de notre cerveau.

Qu'il s'agisse d'êtres humains ou d'objets, notre rapport à la réalité est double. Nous pouvons considérer un arbre comme un objet de science, le classer selon son essence et ses caractéristiques individuelles. Nous pouvons aussi le contempler et nous entretenir avec lui comme avec un compagnon de vie qui nous insuffle force et sagesse. De même, un être humain peut nous apparaître comme une personne unique, irremplaçable ou comme le maillon interchangeable d'une chaîne de production.

### Deux hémisphères

Cette double saisie des êtres et des choses relève de l'activité distincte des deux hémisphères de notre cerveau. Celui de gauche commande les réactions logiques, analytiques, rationnelles de notre esprit, celui de droite est responsable de la saisie intuitive, concrète, imaginative et relationnelle de la réalité. Notre cerveau utilise les informations complémentaires que lui transmettent les deux hémisphères qui fonctionnent comme des ordinateurs. Chacun d'eux peut prendre le pas sur l'autre, selon la nature des tâches qui se présentent. Le docteur Paul Tournier ne nous explique pas pourquoi la femme serait plus tributaire que l'homme de l'hémisphère droit de notre cerveau. Mais il a constaté, tout au long de sa vie de praticien, que la femme évolue naturellement dans un univers de relations personnelles, tandis que l'homme se porte vers la connaissance abstraite et le contrôle d'un monde d'objets.

C'est ainsi qu'il établit une relation de cause à effet entre la relégation de la femme dans les coulisses de la société occidentale à partir de la Renaissance et la déshumanisation progressive du monde moderne. Avec le prodigieux essor des sciences et de la technologie, ce sont les valeurs masculines de logique, de puissance, d'efficacité qui ont prévalu sur le monde subjectif, affectif, personnalisé de la femme. L'homme a construit une machine admirable qui fonctionne et qui broie comme une chose l'être humain.

### Le recul de l'affectivité

Les recherches d'archives et d'actes notariés de Régine Pernoud sur la condition de la femme au Moyen Age nous ont révélé que la femme exerçait alors tous les métiers, gardait son nom et son identité à travers le mariage, votait dans les assemblées urbaines comme dans les communes rurales. Les abbesses disposaient d'une puissance extraordinaire et rivalisaient de science avec les plus lettrés. C'est le retour à l'Antiquité et la redécouverte du droit romain à la Renaissance qui aurait déchu juridiquement la femme et consacré sa situation de mineure.

« C'est à la Renaissance et au début des temps modernes que se situe un grand événement psychologique : un choix, le discrédit du sentiment au profit de la raison, celui du corps au profit de l'intellect, celui de la personne au profit des choses. Bien plus, une sorte de refoulement : le refoulement de l'affectivité, de la sensibilité, des émotions, de la tendresse, de la bienveillance, du respect d'autrui, de la relation personnelle, de la communion mystique... et de la femme, à laquelle tous les termes de cette liste sont liés par association d'idées spontanée. Tel est notre monde occidental actuel, si perfectionné, si puissant, si efficace, mais si froid, si dur et si ennuyeux ; où sont vaincues des maladies accessibles à l'étude objective, mais où se multiplient les névroses liées au manque d'amour. »

La mission que le docteur Tournier assigne à la femme serait de rentrer en lice, non pour se conformer au modèle masculin comme elle l'a fait jusqu'ici mais pour réintroduire dans toutes les activités humaines le sens de la relation humaine et le respect de la personne propres à la femme.

L'auteur se garde de donner aux femmes des conseils pour résoudre leurs problèmes de vie. Il les écoute parler d'elles-mêmes au travers de quelques-uns de leurs livres, comme il le faisait sans doute dans son cabinet médical avec une totale ouverture de cœur et d'esprit. Son aide consiste à ouvrir aux femmes un vaste champ de vision et d'action en leur donnant pour mission de rétablir « la primauté des personnes sur les choses » dans le monde du travail comme au foyer, dans les bureaux, les ateliers et les laboratoires où cette primauté est le plus bafouée.

Redonner une âme à une société mécanisée, c'est la tâche immense qu'un homme assigne à nous, femmes. Au-delà de l'idéalisation excessive de notre sexe, on peut discerner le souci du thérapeute de valoriser, par la grandeur d'un but, la femme en quête de son identité. Et il y a aussi en filigrane le témoignage de gratitude émouvant qu'un homme rend à la femme bien-aimée disparue.

### « Qu'avons-nous fait pendant quatre siècles ? »

Ceci dit, on peut se demander si c'est vraiment la carence de valeurs dites féminines qui a entraîné, par une fatale avitaminose, la lente déshumanisation de notre monde. Peut-on bâtir un monde plus juste sur la subjectivité et la possessivité de la femme que sur le froid rationalisme masculin ? Certes, Paul Tournier insiste sur la nécessité du dialogue entre l'homme et la femme et sur la complémentarité de leurs dons et apports respectifs.

Mais est-il possible de rendre l'homme seul responsable de l'évolution de toute une société ? La femme n'a-t-elle pas toujours régné sur les motivations de l'homme ? Où était-elle, que faisait-elle durant ces quatre grands siècles de son absence ? Avait-elle cessé d'aimer, d'agir, de créer, d'errer ?

Et s'il y a eu choix et déviation à la Renaissance, ne faut-il pas incriminer plutôt un humanisme qui, en voulant faire l'économie de Dieu au nom de la raison humaine, nous a conduits au faîte de la puissance et à un doigt de notre anéantissement ?

C'est le matérialisme de toute une société qui, en rejetant la pratique des valeurs chrétiennes, a sacrifié la personne

chère au docteur Tournier sur l'autel du succès, du pouvoir, du profit, de la rentabilité, et du même coup méprisé et humilié la femme qui ne produisait que de la vie.

Comme le dit bien l'auteur, la revendication essentielle de la femme, c'est d'être reconnue en tant que personne. Et la personne, nous dit-il, « c'est l'homme dans sa totalité et son unité, esprit, âme et corps, non pas isolé mais en relation avec autrui, la nature et Dieu. » Je regrette, pour ma part, qu'au lieu de développer les dernières pages de son livre si éclairantes qui nous transmettent la vision d'un homme de foi, il ait tenu à mieux étayer sa thèse du salut de la société par la femme par le séduisant détour des mutations génétiques.

Le salut par la femme, je veux bien, mais quelle femme ? « Eva, qui donc es-tu et quelle est ta nature ?», disait Vigny. Les féministes récusent toute référence à une nature et des valeurs féminines. Elles y voient une nouvelle tentative d'emprisonnement. Et la troupe, elle, s'interroge, déboussolée. Nous voilà comme devant un étalage de soldes ou dans un vestiaire de théâtre suréquipé où l'on nous offre à des prix enfin accessibles tous les costumes et tous les rôles possibles. La robe rétro de mariée voisine avec la combinaison de pilote d'avion ; notre longue connivence avec les mystères de l'amour et de la vie cède à l'attrait des territoires fraîchement conquis. « Ah, disons-nous, émerveillées face au miroir, comme tout nous va ! »

## La relation qui fonde toutes les autres relations

En fait, ce qui importe à la femme, ce n'est pas d'être tout à la fois, comme dans le vieux rêve androgyne de l'homme, mais d'exister, d'être enfin, par elle-même, en elle-même, véritablement. Si elle se laisse tenter à présent par les mirages de la valorisation par le métier ou de l'indépendance grâce à l'argent, elle sent bien que cela ne lui suffit pas, que ni le sens ni la liberté ne s'acquièrent ainsi.

Aussi le temps approche où, sortant du magasin d'accessoires, quittant les rues et les places encombrées du négoce, elle s'en ira, lasse de chercher, dans un jardin désert. Ce sera tout à fait comme un certain dimanche, jadis, tôt le matin, quand derrière une tombe quelqu'un l'attendait. « Marie ! », lui dira-t-il seulement. Elle ne savait pas qu'elle s'appelait ainsi. Mais il y aura tant d'amour dans la voix, un tel accent inimitable, qu'elle se sentira connue jusqu'au fond de ses entrailles et qu'elle reconnaîtra du même coup Celui qu'on disait mort vraiment ressuscité.

Hors de cette rencontre, de cette relation qui fonde et sauve toutes les relations humaines, la femme ne pourra pas remplir la mission qui lui est proposée. Elle n'humanisera pas notre monde cruel par des valeurs qu'elle a rejetées comme des entraves à son accomplissement. Pour s'arrêter dans sa course harassante, pour remembrer sa vie éparse, il lui faudra redécouvrir une force et une sagesse supérieures aux siennes.

La femme n'est pas la médiatrice de l'homme pas plus qu'il n'est le sien. Ils sont faits tous les deux pour puiser à la source l'eau qui manque au jardin.

**Hélène Guisan-Démétriadès**

---

# Et l'Afrique du Sud ? (suite de la page 7)

gens pensent qu'il n'y a pas d'autres solutions. Ce n'est pas mon cas.

*– Comment en êtes-vous arrivé à cette conclusion ?*

– En constatant ce que la violence a engendré dans les pays d'Amérique centrale, au Moyen-Orient, en Irlande. Mais en constatant d'autre part que dans de nombreux pays d'Afrique, le changement s'est fait par des moyens pacifiques, et cela a été le cas chez plusieurs de nos voisins.

*– Vous êtes à Caux pour la première fois. Quelles sont vos impressions ?*

– Tout d'abord, je me suis rendu compte que dans le processus de pourparlers, on ne peut réussir si la haine et la rancœur vous habitent. Cette haine fera toujours surface à la table de négociation. Elle peut submerger un homme à tel point qu'il ne peut plus jouer son rôle de négociateur, quelle que soit la justification de ses sentiments. Et la haine est une force qui se perpétuera quand nous aurons atteint notre but. C'est ce qui est arrivé au Zimbabwé, bien que la philosophie de Caux et du Réarmement moral ait pu s'avérer efficace dans ce pays entre noirs et blancs.

Deuxièmement, j'ai été frappé par l'honnêteté avec laquelle les dirigeants de l'Afrique présents à Caux ont abordé les problèmes de leurs nations indépendantes.

Enfin, je constate que blancs et noirs sont souvent inconscients de leurs attitudes nocives, spécialement en ce qui concerne leur certitude d'avoir raison. Pour les deux groupes, Caux a été un choc. C'est l'endroit où s'engage la confrontation avec le moi véritable.

*– Qu'est-ce qui vous a frappé le plus ?*

– Ce qu'a dit un ancien ministre du Zimbabwé : « Il est aisé de gagner un ami. Notre tâche est de gagner notre ennemi. » C'est important pour l'Afrique du Sud.

**(Propos recueillis par J.-J. Odier)**

## **Sam Pono,** de Queenstown

Si forts étaient mes sentiments de frustration il y a huit ans que je me suis mis à boire. Les gens n'avaient aucun respect pour moi à cause de ma façon de vivre. Je ne cessais d'accuser le système : « Je serais bien meilleur citoyen si l'apartheid n'existait pas. » Je croyais sincèrement à la libération de mon peuple, mais ma vie et mes idéaux de changement, de liberté, de justice étaient deux choses différentes.

Ce qui m'a attiré vers le Réarmement moral, c'était l'idée que l'être humain que j'étais faisait partie de la création divine et que j'avais un rôle important dans l'exécution du plan divin pour mon pays, mon continent et le monde. Pour jouer ce rôle, il fallait que Dieu puisse me donner ses directives. J'ai donc réservé du temps pour l'écouter. J'ai pensé à mon père.

Ce dernier nous avait élevés de son mieux avec le peu qu'il avait, mais je ne lui en ai pas su gré. A mes yeux, c'était un dictateur que je détestais ; un mur nous a séparés de longues années. Pour devenir un outil dans les mains de Dieu, je devais y mettre bon ordre, je le savais. Quelle surprise quand mon père m'a écouté de toute son attention et qu'il m'a remercié ! Il est aujourd'hui un de mes meilleurs amis.

J'en étais venu à haïr les blancs d'Afrique du Sud. Océan atlantique ou Océan indien, peu importe, je voulais les rejeter à la mer ! J'ai fini par comprendre que si l'on a tort d'exercer une oppression ou une discrimination, on a tout aussi tort d'exercer sa vengeance.

Je devais pardonner et travailler au changement de tous les Sud-Africains. Ce n'est pas là une trahison de mon peuple : personne ne doit pâtir de mes actes. Je souhaite de tout mon cœur un changement dans mon pays qui empêche à quelque groupe que ce soit de se sentir à l'écart ou de prendre les rênes, qu'il soit minoritaire ou majoritaire.

# Comblés, vous ne pouvez l'être réellement que si votre compagnie ne se contente pas d'assurer son service, mais qu'elle est réellement à votre service.

swissair 1931 1981